

ALAIN ROBBE-GRILLET

DJINN  
UN TROU ROUGE  
ENTRE LES PAVÉS DISJOINTS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

## PROLOGUE

Il n'existe rien — je veux dire aucune preuve décisive — qui permette à qui que ce soit de classer le récit de Simon Lecœur dans la catégorie des pures fictions romanesques. On peut au contraire affirmer que des éléments nombreux et importants de ce texte instable, lacunaire, ou comme fissuré, recourent la réalité (la réalité connue de tous) avec une insistance remarquable, troublante par conséquent. Et, si d'autres composantes du récit s'en écartent délibérément, c'est toujours d'une façon si suspecte que l'on ne peut s'empêcher d'y voir une volonté systématique de la part du narrateur, comme si une cause secrète avait présidé à ses changements et à ses inventions.

Une telle cause, bien entendu, nous échappe, du moins à l'heure présente. Si nous la découvriions, l'affaire dans son ensemble en serait du même coup éclaircie... Il est permis, en tout cas, de le penser.

De l'auteur lui-même, nous savons peu de chose.

© 1981-1985 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1038-7

Sa véritable identité, déjà, est problématique. Personne ne lui connaissait aucun parent, éloigné ou proche. On a découvert chez lui, après sa disparition, un passeport français au nom de Boris Koershimen, ingénieur électronicien, né à Kiev. Mais les services de la préfecture de police affirment que cette pièce est un faux grossier, probablement d'origine étrangère. Cependant, la photographie qui s'y trouve fixée, d'après tous les témoins, semble bien être celle du garçon.

Quant au patronyme déclaré, aucune consonance ukrainienne n'y serait guère décelable. C'est d'ailleurs avec une orthographe différente et un autre prénom qu'il s'était fait enregistrer à l'école américaine de la rue de Passy<sup>1</sup>, où il enseignait depuis quelques mois le français littéraire moderne : « Robin Kōrsimos, dit Simon Lecœur ». Il s'agirait donc plutôt, cette fois, d'un Hongrois ou d'un Finlandais, ou peut-être encore d'un Grec ; mais cette dernière hypothèse ne pourrait qu'être démentie par l'aspect physique de ce long jeune homme aux cheveux très blonds et aux yeux vert clair. Enfin, il faut noter que ses collègues de l'école, ainsi que ses élèves (en majorité des jeunes filles), ne l'appelaient que « Yann », qu'ils écrivaient Ján quand ils

---

1. Ecole franco-américaine de Paris (E. F.-A. P.), 56, rue de Passy, 75016.

lui adressaient de courts messages professionnels ; aucun d'entre eux n'a jamais su dire pourquoi.

Le texte qui nous occupe — quatre-vingt-dix-neuf pages dactylographiées, double interligne — était placé en évidence sur sa table de travail (dans la modeste chambre meublée qu'il louait, au 21 de la rue d'Amsterdam), à côté d'une machine à écrire vétuste qui, selon les experts, est en effet celle dont on s'est servi pour la frappe. Pourtant, la date de ce travail remonterait à plusieurs semaines, sans doute même à plusieurs mois ; et, là aussi, la proximité de la machine et des feuillets pourrait donc être le résultat d'une mise en scène, d'une falsification imaginée par ce personnage glissant afin de brouiller ses propres traces.

En lisant son récit, on a d'abord l'impression d'avoir affaire à un livre scolaire, destiné à l'enseignement du français, comme il doit en exister des centaines. La progression régulière des difficultés grammaticales de notre langue s'y distingue sans mal, au cours des huit chapitres de longueur croissante qui correspondraient, en gros, aux huit semaines d'un trimestre universitaire américain. Les verbes y sont introduits selon l'ordre classique des quatre conjugaisons, avec encore, pour la seconde, une opposition nettement marquée entre ceux qui comportent l'infixe inchoatif et ceux qui ne le comportent pas. Les temps et les modes ont été aussi

parfaitement classés, se succédant de manière rigoureuse depuis le présent de l'indicatif jusqu'au subjonctif imparfait, au futur antérieur et au conditionnel. Il en va de même pour l'emploi des pronoms relatifs, dont les formes complexes n'apparaissent que tardivement. Comme d'habitude, les verbes pronominaux réciproques et idiomatiques se trouvent, en majeure partie, réservés pour la fin<sup>2</sup>.

Néanmoins, le contenu anecdotique de ces pages demeure très éloigné de celui, volontairement anodin, que l'on rencontre en général dans les ouvrages du même type. Le degré de probabilité des événements est ici presque toujours trop faible par rapport aux lois du réalisme traditionnel. Aussi n'est-il pas interdit de voir un simple alibi dans cette prétendue destination professorale. Derrière cet alibi doit se cacher autre chose. Mais quoi ?

Voici, dans son intégralité, le texte en question. Tout en haut de la première feuille figure ce simple titre : *Le Rendez-vous*.

---

2. Notre thèse se voit d'ailleurs confirmée par la récente parution de ces huit chapitres chez un éditeur scolaire d'outre-Atlantique : *Holt, Rinehart and Winston*, CBS Inc., 383 Madison Ave, New York N. Y. 10017.

## CHAPITRE 1

J'arrive exactement à l'heure fixée : il est six heures et demie. Il fait presque nuit déjà. Le hangar n'est pas fermé. J'entre en poussant la porte, qui n'a plus de serrure.

À l'intérieur, tout est silencieux. Écoutant avec plus de rigueur, l'oreille attentive enregistre seulement un petit bruit clair et régulier, assez proche : des gouttes d'eau qui s'écoulent de quelque robinet mal serré, dans une cuve, ou une cuvette, ou une simple flaque sur le sol.

Sous la faible clarté qui filtre à travers les larges fenêtres aux vitres crasseuses, en partie brisées, je distingue avec difficulté les objets qui m'entourent, entassés de tous côtés dans un grand désordre, hors d'usage sans doute : anciennes machines au rebut, carcasses métalliques et ferrailles diverses, que la poussière et la rouille colorent d'une teinte noirâtre, uniforme et terne.

Quand mes yeux sont un peu habitués à la